



Numéro : 28

Avril 2012



Souvenir du 10 février 2012

Photo Ronald Knoth

BOUILLEURS DE CRU À ALLES.

TOUT propriétaire, fermier ou métayer qui avait de la vigne, récoltait du raisin et donc faisait son vin, était autorisé à distiller, sans payer de droits, mille degrés d'alcool. Cela représente environ vingt litres d'eau-de-vie à cinquante degrés.

Pour pouvoir distiller, il fallait une déclaration de la surface du vignoble notée sur la matrice cadastrale et avoir déclaré à la mairie la quantité de vin récolté. Cette dernière déclaration qui autorisait la vente de vin et la distillation était transmise aux Contributions indirectes appelées communément la Régie. Les récoltants qui distillaient étaient désignés sous le terme de bouilleurs de cru.

Les distillateurs installaient leurs alambics fin octobre sur des ateliers proposés et acceptés par la Régie. L'eau étant indispensable pour refroidir le serpentín de l'alambic, ces ateliers se situaient près d'un point d'eau, au bac de Sors, près du Ribanel à Lasfons et au lac du chais. La Régie fixait les dates et heures d'ouverture des ateliers.

Avant de distiller, l'intéressé allait chercher au bureau de tabac, chez Lanceplaine à Limeuil par exemple, un laissez-passer pour le transport de son marc jusqu'à l'atelier le plus proche de chez lui. Il devait en outre fournir au bouilleur le bois nécessaire à la distillation de sa récolte.

Le bouilleur chargé du fonctionnement de son alambic procédait par chauffe correspondant à la contenance de l'appareil, en général un hectolitre à cette époque.

Il notait sur un registre le rendement en alcool de chaque chauffe et délivrait à chacun de ses clients une déclaration

SOMMAIRE

RUBRIQUE MÉMOIRE

Bouilleurs de cru à Alles par Michel ROBIN (*pages 2 et 3*).

Le Bugue au temps du cours complémentaire par Gérard MARTY (*pages 6 à 12*).

Dépêches télégraphiques à Périgueux en 1870 par Gérard MARTY (*pages 16 à 18*).

RUBRIQUE PASSION

Vous avez dit rhinolophes ! par Monique AUDIVERT (*page 19*).

Un pont à réhabiliter par Ronald KNOTH (*page 20*).

L'occitan parmi nous (*page 21*).

RUBRIQUE OCCITAN

Del temps que lo bestium parlavan per Gérard MARTY (*pages 13 a 15*).

Au temps où les bêtes parlaient par Gérard MARTY (*pages 13 à 15*).

RUBRIQUE ACTUALITÉS

Le rendez-vous du 21 juillet (*page 21*).

L'hiver de la Chandeleur (*Pages 22 et 23*)

Conférences à Alles (*Page 24*)

Adieu à Jacky (*Page 24*)

indiquant le nombre de degrés obtenus. L'eau-de-vie produite dans la journée devait rester à l'atelier jusqu'à l'heure prévue pour l'enlèvement. Ceci afin de faciliter les contrôles par les représentants de la Régie qui pouvaient arriver inopinément pour vérifier la conformité des indications figurant sur le registre, les déclarations et la quantité d'eau-de-vie présente sur l'atelier. Les contrôles pouvaient s'effectuer également sur les routes et jusque chez les propriétaires. C'est sans doute la raison pour laquelle les contrôleurs de la Régie étaient surnommés « rats de caves ».

L'eau-de-vie sortant de l'alambic était transparente comme l'eau et demandait un long vieillissement pour s'affiner.

Chaque propriétaire avait ses secrets pour conduire cet affinage et donner à l'alcool une belle couleur ambrée qui fera l'admiration des connaisseurs au moment du café dans les grandes réunions familiales ou à la fin des repas des moissons ou des vendanges.

Il faut aussi savoir qu'une des grandes utilisations de l'eau-de-vie était d'ordre thérapeutique. Tous les bobos domestiques étaient soignés souverainement par application d'eau-de-vie. Elle servait aussi comme antiseptique en cas de blessures ou d'interventions sur les animaux.

Les ménagères, quant à elles, en parfumaient les pâtisseries. Elles s'en servaient aussi pour faire macérer des cerises, des prunes ou des raisins dont la douceur convenait aux amateurs de liqueurs plus sucrées.

Michel ROBIN

Secrétaire de l'Association "Jeunesse
Alloise".

Propos recueillis en son temps auprès de
Fernand Marty.

Nota : La désignation des lieux de distillation a occupé plusieurs séances du Conseil municipal en 1905.

En application de l'article 12 de la loi du 22 mars 1905 sur les bouilleurs de cru, le Conseil, dans sa séance du 4 juin, désigne trois emplacements :

1) à Sors ; 2) à Laborie ; 3) aux Girals.

Le 23 juillet, le Conseil doit revenir sur sa décision de juin car il faut choisir un lieu unique. En conséquence le Conseil désigne le « hangar de Monsieur Louis Labrousse négociant à Alles ».

« Il désire que le travail s'y fasse le mercredi de 6 heures du matin à 8 heures le soir. Il fait respectueusement remarquer à l'Administration qu'il désirerait que la distillation soit autorisée des jours en plus du mercredi et que les propriétaires soient autorisés à distiller chez eux comme les années précédentes et tout en restant soumis à la vérification des employés de la Régie ».



Distillation en cours

Photo Gérard Marty

LES DONATEURS DES VITRAUX DE L'ÉGLISE D'ALLES (suite).

Nous reprenons les recherches sur les familles qui ont offert les vitraux de l'église de Alles. Celles-ci avaient été suspendues lors du numéro 27 en raison de la place consacrée à nos morts pour la France.

Le vitrail de l'abside représentant saint Paul est un don des familles Lesbos et Melon, habitant toutes deux le village de Sors.

En 1883 la famille Lesbos comprend les jeunes mariés Jean Lesbos et Marie Lesfargues cultivateurs. Le mariage avait eu lieu le 3 avril 1880 à Paunat car Marie est née à la Conague le 10 octobre 1859. Jean est

né à Sors le 27 janvier 1853. Il a reçu le prénom que tous les enfants mâles se voient attribuer dans l'ascendance Lesbos. Son frère aîné, né le 13 janvier 1851 marié à Clermont-Ferrand se prénomme également Jean. Ses trois sœurs Jeanne, Marie-Sophie et Jeanne-Lucie naquirent respectivement en 1849, 1860 et 1863.

En 1883, Jean et Marie avaient une fille âgée d'un an, Cécile qui se mariera en 1903 avec Pierre Pradier de Saint-Avit-Rivière. Un garçon naîtra le 3 novembre 1887. Il sera prénommé Antoine, dérogeant à la tradition pour prendre le prénom de son grand-père maternel. Nous connaissons sa fille et sa petite-fille toujours propriétaires à Sors.

Curieusement, l'acte de naissance de Jean Lesbos n'avait pas été rédigé sur l'état civil de la commune.



Saint Paul dans l'abside

On a fait une adjonction en marge de la récapitulation des actes en 1853. Et il a donc fallu un acte de notoriété homologué par le tribunal de Bergerac comme mentionné sur l'acte de mariage.

En 1883, le grand-père et la grand-mère de la petite Cécile étaient vivants et ont pu être à l'initiative de l'achat du vitrail ou au moins associés. La grand-mère décèdera en 1893 et son mari un an plus tard.

Parlons de ce mari : il était né le 13 décembre 1823 et se prénommait Jean selon la tradition. Il était le fils de Jean

Lesbos, tailleur d'habits à Sors et de Jeanne Bonfils. Il était orphelin à sa naissance puisque le père était décédé le 9 septembre 1823.



Cartouche des donateurs

LE BUGUE AU TEMPS DU COURS COMPLÉMENTAIRE

Norbert Marty ayant arrêté son récit, nous poursuivons l'évocation du Bugue d'autrefois en faisant appel à mes souvenirs d'enfance, lorsque je découvris la ville en entrant au cours complémentaire en 1949. Les changements d'aspect de la petite cité étaient lents. Ils sont devenus marquants lorsqu'une grande surface s'est installée en ville dans les années 60. Ils se sont accélérés à partir de 1980.

J'étais en pension chez une dame qui occupait un petit appartement rue de la Faure. Elle assumait avec courage un veuvage issu des bombardements de la guerre et élevait un fils qui était à ce moment-là dans une école de l'armée de l'air.

Alles est environ à 6 kilomètres du Bugue et pour m'y rendre le dimanche soir et le jeudi soir, mon père m'avait acheté, à la foire de la Saint-Louis, une bicyclette d'occasion. Un jeune mécanicien, ayant un atelier réduit et relativement sombre situé dans la rue Souffron-Lameyroliè, achetait les cycles anciens, les repeignait et les revendait à un prix raisonnable. Il fit de même lorsque la mode vint aux motocyclettes et finit par se lancer dans la réparation automobile et monter un garage.

Le Cours complémentaire dressait son horloge et son clocheton à l'entrée de la rue de la Boétie, face au Jardin public. Sévère bâtiment rigoureusement équilibré, dans le pur style Troisième République s'élevant derrière un jardin, il a été remplacé par la caserne des pompiers.

De la Faure, pour me rendre en classe, j'empruntais donc chaque matin l'avenue de la République.

Sur la gauche au numéro 27, se trouvait la conserverie Filet. Dès la fin du printemps, la grosse activité était la conserve de haricots verts. C'était un débouché intéressant pour les agriculteurs de la région qui fournissaient la matière première. C'était aussi un appoint pour les Buguoises qui venaient chercher chaque matin des sacs de haricots à équeuter.



L'avenue de la Gare devenue de la République, sur la gauche, la rue de la Faure



Le Cours complémentaire qui avait pris la place de l'école des filles

Ma logeuse ne manquait pas de s'y approvisionner pour améliorer ses faibles ressources. Le conserveur exigeait que l'on lui rapportât les restes avec les haricots équeutés. Il pouvait ainsi vérifier qu'il n'y avait pas gaspillage de la marchandise.

Elle venait aussi y chercher des sacs de noix car l'énoisage, venant remplacer l'équeutage des haricots, l'occupait pendant les journées d'hiver. Je la revois casser les noix sur une épaisse plaque d'ardoise à l'aide d'un petit maillet de bois. Ces maillets étaient en général fabriqués par les sabotiers.

L'énoisage demandait une adresse certaine pour briser la coque sans abîmer les cerneaux. Le fournisseur exigeait un minimum de cerneaux séparés. En outre, il fallait trier la marchandise par qualité et mettre de côté tous ceux qui étaient un peu rouges.

À ce moment-là, il n'était pas nécessaire de rapporter les coques cassées qui fournissaient un excellent combustible dans le poêle.

À la suite de la conserverie, un tunnel descend sur le quai de la Vézère. Un peu après, au 19, je me souviens du petit magasin d'un ferblantier. La boutique présentait peu de choses mais on pouvait voir, le matin, l'artisan sortir son lourd sac à outils de cuir d'où dépassaient les fers et la lampe à souder. Il attachait sur un vélo de grandes longueurs de gouttières ou des tuyaux de descente pour partir au travail.

Un peu plus loin se tenait la boucherie Terrade. Ma logeuse m'y envoyait de temps en temps acheter de délicieuses côtes d'agneau. Les portes à claire-voie de la boucherie laissaient passer l'air extérieur entre leurs barreaux métalliques. À l'intérieur, les chambres froides étaient surmontées par des cornes de bœuf à l'envergure impressionnante.

Ensuite les souvenirs deviennent un peu flous. Je revois un magasin de mode féminine mais je ne peux oublier l'atelier du sellier-bourellier que l'on disait Oscar.

Mon père me chargeait souvent d'y apporter à réparer les traits ou les licols de ses chevaux.



Devant le salon de coiffure Arpajon, un client est sorti pour la photo avec la mousse à raser sur le visage

J'aimais entrer dans cet atelier envahi par l'odeur forte des cuirs neufs arrivant des tanneries et celle, plus douceâtre, de l'huile de pied de bœuf que l'on passait systématiquement sur les parties réparées. Avec les guides, brides ou sellettes, il y avait en réparation les lourds colliers des chevaux de travail. Ces colliers réunissaient sur des montants de bois le cuir le plus robuste au cuir le

plus fin pour les parties rembourrées en contact avec le cheval. Il fallait remplacer assez souvent ce rembourrage. Certains colliers étaient ornés de grelots. Maintenant, on ne retrouve plus que dans les brocantes ces colliers, fruits du savoir-faire des artisans et d'une longue observation de l'animal pour obtenir le meilleur rendement.



À droite les arcades des halles soutenant la mairie



Quand le croisement devant la place du marché était ombragé

Avec l'arrivée des tracteurs, le bourrelier a dû se reconvertir. L'atelier s'est transformé en bar qui s'est appelé naturellement « Chez Oscar » en souvenir du grand-père. Le bar a lui-même évolué pour devenir un restaurant qui offre une terrasse donnant sur la rivière.

Venaient ensuite une pâtisserie et des salons de coiffure pour dames et pour hommes.

Poursuivant le chemin vers le Cours complémentaire, j'arrivais aux halles au-dessus desquelles est installée la mairie. Le mardi, jour de marché, on trouvait les étals des marchands de tissus mais également, comme aujourd'hui, la production locale de fruits et légumes.

Le croisement devant la place de l'Hôtel de ville a connu bien des aménagements si on se réfère aux cartes postales.



Le croisement avec un gendarme pour régler le circulation



La Ruche Méridionale et le Café de l'Union, sur la droite un salon de coiffure

À ce moment-là, il y avait un haut lampadaire placé au centre du rond-point. Sur la droite, au-dessus de la fontaine se tenait le marché à la volaille. On y accédait de la place par deux escaliers. Volaille voulait dire que l'on y vendait les poulets vivants attachés par paires et faisant savoir bruyamment qu'ils n'appréciaient guère d'être soupesés et secoués par leurs pattes ficelées. Au printemps on pouvait y trouver des oisons destinés à passer l'été dans une ferme en attendant d'être gavés puis sacrifiés aux alentours de Noël.

L'hiver, on y voyait circuler d'étranges personnages portant une mulette. Je n'ai su que bien plus tard qu'il s'agissait de marchands de truffes venant proposer leur récolte à des clients eux-mêmes initiés à ce commerce discret.

Passé le rond-point, commence la rue de Paris tandis que sur la gauche la rue du Jardin public conduisait au Cours complémentaire. Mais, les jours de marché, il était beaucoup plus intéressant de prendre la rue de Paris. Les primeurs dressaient de superbes et colorés étals à la saison des oranges.

Sur la droite de la rue de Paris, un coiffeur avait un point de vue unique sur les abords du carrefour. À la belle saison, les clients attendaient leur tour sur le banc communal placé près de l'entrée et ne perdaient rien de ce qui se passait sur la rue.

La femme du coiffeur tenait une boutique de produits de beauté. Après la guerre, le « rouge baiser » se portait généreusement étalé sur les lèvres. La boutique et le salon communiquaient et le coiffeur suppléait à l'absence de sa femme quand celle-ci se trouvait dans les étages de l'étroit immeuble.

La grande épicerie de la Ruche Méridionale s'ouvrait sur le côté gauche de la rue. Le mardi venait s'installer une marchande de fruits et légumes à qui j'achetais une grenade que nous appelions « pomme mille graines ». Ces « graines » sont des arilles en botanique. J'aimais et j'aime encore croquer ces petites graines rouges incrustées sur les séparations intérieures. En éclatant, elles emplissent la bouche d'une saveur aigrette et sucrée bien différente des fruits de chez nous.

Jouxant la Ruche, le café de l'Union toujours très animé, vendait aussi les cartes de pêche à la ligne. Longtemps désigné chez « Biribi », c'était le lieu où les adultes commentaient les événements de la vie buguoise et notamment les résultats des matches de rugby du Bugue Athlétic Club. Je me gardais d'entrer dans cette longue salle bruyante dont le fond disparaissait dans la fumée des cigarettes.

Un magasin de chaussures, chez Lescombe, faisait suite au café.

Quelques années après la guerre, il y avait encore des sabotiers au Bugue. Certes, personne ne portait des sabots en ville mais à la campagne, les sabots et surtout les galoches - appelées « soques » - étaient couramment utilisées. On circulait en chaussons dans la maison et on pouvait aller rapidement dehors ou dans les granges en enfilant les galoches plus légères que les sabots tout en bois. Les sabotiers fabriquaient les sabots et la semelle des galoches en utilisant les noyers de la région.

Il y avait un sabotier sur la rue de Paris et, dans la Grande Rue, un autre dont l'échoppe « Au Pauvre Diable » a subsisté bien longtemps après la disparition des propriétaires.

Nous prenions notre pain à la boulangerie qui était située au numéro 9 et qui subsiste encore.

Une bijouterie dans laquelle on pouvait donner des montres ou des pendules à réparer puis une pharmacie précédaient la Poste au numéro 15. Le bâtiment, avec ses fenêtres protégées par des barreaux de fer subsiste mais le bureau de Poste a été transféré rue de la Boétie où l'accès se fait de plain-pied.

La charcuterie Barthe au 17 était connue des gourmets. D'ailleurs, son enseigne était : « La charcuterie des gourmets ». La vitrine était remplie de conserves où l'on relevait souvent la présence de truffes. Je ne me souviens pas avoir pénétré dans cette prestigieuse boutique !

Le magasin de chapeaux de Madame Louprou était à la jonction de la rue de Paris et de la rue Delfour.



Une ancienne devanture de la charcuterie Barthe



Cet extrait d'une carte postale écrite en 1907 nous indique que la rue Delfour s'appelait rue de la Chapellerie et nous montre de nombreux exemples de chapeaux pour hommes, dames et enfants devant le magasin Louprou.

On disait qu'autrefois, les chapeaux étaient fabriqués rue Delfour dans une usine qui aurait compté plus de 30 ouvriers vers 1920. Les chapeaux pour hommes étant passés de mode, la fabrique Louprou ferma ses portes. La vente des chapeaux pour dames maintint le magasin jusqu'aux environs de 1960 puis il s'est transformé en agence immobilière.

Après la guerre, un jeune cordonnier s'était installé à la sortie de la rue Delfour. Il m'arrivait de lui apporter des chaussures à réparer. L'homme, de petite taille, toujours de bonne humeur, incarnait pour moi « Le petit cordonnier » de la chanson en vogue à cette époque. Il poursuit encore son métier à plus de quatre-vingts ans et sa bonne humeur ne l'a pas quitté.



La boutique du cordonnier

Photo Gérard Marty

Gérard Marty

À suivre.

Cartes postales de la collection Jean Batailler



Le cordonnier devant le même banc depuis son installation

Photo Gérard Marty

DEL TEMPS QUE LO BESTIUM PARLAVAN.

LA SAUMA QUE PARLAVA.

L'òme cunhèt dins sa biaça un cantèl de pan, un inhon emb un pauc de sal, cinc o sièis fijas secas e una ponhada d'olivas. Obludèt pas mai una bona cruga d'aiga per trencar una region onte los potz son rares.

Anèt tirar la sauma de l'enclaus onte passava la nueit a brostar las èrbas secassas e rufas que fròtjen dins un país sens pluèja.

Endonc, a la cliqueta del jorn, l'òme selèt sa sauma e se 'n anèt veire son rei que l'aviá fach mandar. Lo solelh començava de se levar tras las montanhas e sos rais rogejavan alai lonh sus la mar. Aquela mar qu'es tan salada que degun s'i es pas negat, que pas un peisson i ven nadar e que pas un ausèl granolha sus sas ribas ! L'apelavan la Mar Mòrta.

L'òme, un pauc devinaire, un pauc profèta, èra plan bien conegut dins tot lo país. Lo monde lo fasián venir quand arribava qualqua ren que podián pas comprèner. Tanlèu sus plaça, l'òme fasiá deus signes, pregava, parlava emb los dius qu'èren nombrós d'aquel temps e vos disiá las rasons de tot çò qu'anava de travèrs dins l'ostal. Me pensi que per lo pagar, lo monde li balhavan cu un parelh de polets, cu un anhèl o enquera olhavan sa cruga emb lo melhor vin.

Lo rei èra einojat per un fum de monde que venián pincar lors campaments dins un bon tròç de son país. Aquels òmes emb lors femnas, lors dròlles e lors bestials avián trencat una mar e tornicat quaranta jorns tral desèrt. Que segur i serián tots mòrts si lor Diu aviá pas fach tombar la manna qu'anavan culir cada matin.

AU TEMPS OÙ LES BÊTES PARLAIENT.

L'ÂNESSE QUI PARLAIT.

L'homme glissa dans sa besace un morceau de pain, un oignon avec un peu de sel, cinq ou six figues sèches et une poignée d'olives. Il n'oublia pas non plus une bonne cruche d'eau pour traverser une région où les puits sont rares.

Il sortit son ânesse de l'enclos où elle passait la nuit à brouter les herbes sèches et dures qui croissent dans un pays sans pluie.

Alors, à la pointe du jour, l'homme sella son ânesse et alla voir son roi qui l'avait fait appeler. Le soleil commençait à se lever derrière les montagnes et ses rayons rougeoyaient au loin sur la mer. Une mer si salée que personne ne s'y est noyé, que pas un poisson y nage et qu'aucun oiseau barbote sur ses rives. On l'appelle la Mer Morte.

L'homme, un peu devin, un peu prophète, était bien connu dans le pays. Les gens le faisaient venir quand se produisait quelque chose qu'ils ne pouvaient pas comprendre. Sitôt arrivé, l'homme faisait des signes, priait, parlait avec les dieux qui étaient nombreux à cette époque et vous disait les raisons de tout ce qui n'allait pas bien dans la maison. Je pense que, pour le payer, les gens lui donnaient, qui une paire de poulets, qui un agneau ou encore remplissaient sa cruche du meilleur vin.

Le roi était fâché par une foule d'arrivants qui venaient planter leurs campements dans une bonne partie du pays. Ces hommes, leurs femmes, leurs enfants et leurs bêtes avaient traversé une mer et erré quarante jours dans le désert. Sûr qu'ils y seraient morts si leur Dieu n'avait fait tomber la manne qu'ils allaient cueillir chaque matin.

E, justament aquel Diu agradava pas lo rei que ne 'n aviá un autre. En pena emb aquels novèls estatjans, lo rei volguèt que l'òme maudiguèsse un pueble que presava tròp espés.

L'òme s'èra fach bien pregat, eissajant de se virar d'aquel trabalh. Mas un rei deu èstre escotat, pòt donar belcòp e quò es çò que faguèt.

Après tres jorns de barginhadís, l'òme finiguèt per sègre los dos servicials del rei. A cambalon sus la sauma qu'èra tojorn de bon comandar, soscava coma se tirar d'afar sans desplaire ni a son rei ni a son Diu qu'èra aquel deus novèls estatjans.

D'un còp, la sauma quitèt lo camin per galopar dins la bladalha. L'òme aviá tojorn emb el un solide baston e ne'n parèt bravament la sauma per la tornar dins lo camin.

Alaidonc lo camin s'endralhèt entre muralha e reng de vinha. La sauma se sarrèt del costat de la muralha que raspalhèt la jarra de l'òme. Un pauc enervat l'òme tornèt tustar la sauma que podiá virar ni a drecha ni a gauche e se jaguèt jos el.

Pensatz si l'òme brandiguèt lo baston !

E la sauma de se plànger :

– Perque me tustes ? Quò fai tres còps aqueste matin !

L'òme pas mai estonat qu'aquò d'ausir parlar la sauma :

– Quò es que te trufes de io. Si aviái una espasa te tuariái còp sec !

– Sei pas ta sauma ? T'ai pas carreat sus mon esquina juscas anuèch ? D'acostumat, fau tel coma aquò ? Çò ditz la sauma.

– As fòtre rason, te tocarai pus ! diguèt l'òme un pauc vergonhós de s'èstre esmalit contra una sauma tan placent.

Cal apondre que del còp, l'òme vegèt un àngel pincat davant la sauma, una espasa lusenta dins la man !

Et, justement, ce Dieu ne plaisait pas au roi qui en avait un autre. Gêné par ces nouveaux habitants, le roi voulait que l'homme maudît un peuple qu'il estimait trop nombreux.

L'homme s'était bien fait prier, essayant d'éviter ce travail. Mais un roi doit être obéi, il peut offrir beaucoup et c'est ce qu'il fit.

Après trois jours d'hésitations, l'homme finit par suivre les deux serviteurs du roi. À cheval sur l'ânesse, toujours obéissante, il cherchait comment s'en sortir sans déplaire ni à son roi ni à son Dieu qui était celui des nouveaux venus.

Tout à coup, l'ânesse quitta le chemin pour courir dans les champs. L'homme avait toujours avec lui un solide bâton et il en usa largement pour remettre l'ânesse sur le chemin.

Le chemin s'engageait alors entre un mur et un rang de vigne. L'ânesse se serra contre la muraille qui érafla la cuisse de l'homme. Un peu énervé l'homme frappa à nouveau l'ânesse qui, ne pouvant tourner ni à droite ni à gauche, se coucha sous lui.

Vous pensez si l'homme joua du bâton !

Et l'ânesse de se plaindre :

– Pourquoi me frappes-tu ? Cela fait trois fois ce matin !

L'homme pas étonné du tout d'entendre son ânesse parler :

– Tu te moques de moi. Si j'avais une épée, je te tuerais sur l'heure !

– Ne suis-je pas ton ânesse ? Ne t'ai-je pas transporté sur mon dos jusqu'à aujourd'hui ? Est-ce que je fais comme cela d'habitude ? dit l'ânesse.

– Tu as fichtre raison, je ne te frapperai plus ! répondit l'homme un peu confus de s'être mis en colère contre une ânesse aussi plaisante.

Il faut ajouter qu'à cet instant, l'homme vit un ange dressé devant l'ânesse, une épée luisante à la main !

Quò es escrit tal qual dins la Bíblia e l'òme se sonava Balaam, i a bien del temps. Cadun, d'un biais o de l'autre, pòt auvir parlar las bèstias !

Quò es pas èstre lenga de pelhaire de dire que si l'òm escotava mai las bèstias, lo monde serián mins estalordits.

De sègre.

C'est écrit ainsi dans la Bible et l'homme s'appelait Balaam, il y a bien longtemps. Chacun, à sa façon peut entendre les bêtes parler !

Ce n'est pas être mauvaise langue de dire que si l'on écoutait plus les bêtes, les gens seraient moins sots.

À suivre.

Gérard MARTY



Illustracion Jacme Saraben

Illustration Jacques Saraben

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES À PÉRIGUEUX EN 1870.

L'ÉCHANGE rapide des nouvelles sur de grandes distances a préoccupé les chefs de guerre depuis fort longtemps. Le soldat de Marathon courant sur plus de 42 kilomètres, jusqu'à en mourir, pour annoncer à Athènes la victoire des troupes grecques en est l'exemple le plus connu et le plus valeureux.

Claude Chappe avait en 1790, proposé un système pour permettre au gouvernement de transmettre des ordres sur de grandes distances et très rapidement. Son projet, expérimenté en 1791, aboutit à la création de la ligne de télégraphe de Paris à Lille en 1793. En 1844, 534 tours pouvaient transmettre les messages optiques de Chappe.



Affiche imprimée à Périgueux à partir de dépêches télégraphiques

Le territoire français venait à peine d'être couvert par le système Chappe que le télégraphe électrique naissait en Amérique en 1832 grâce à l'invention de Samuel Morse.

Les lettres de l'alphabet étaient codifiées par des impulsions électriques émises par un manipulateur relié par fils à un récepteur qui les inscrivait sur bande sous la forme de traits et de points.

DÉPÊCHE TÉLEGRAPHIQUE.

Paris, le 8 août 1870, 4 h. du s.

Le Ministre de l'Intérieur à MM. les Préfets.

Résumé du rapport du général de Dejean, ministre de la guerre, à S. M. l'Impératrice régente.

Les forts extérieurs de Paris sont en état de soutenir un siège régulier. Dans peu de jours, l'enceinte se trouvera dans les mêmes conditions. 40,000 hommes de la garde nationale et la garnison les défendront. La défense de Paris est assurée; mais il est essentiel de combler les vides faits dans notre armée avec les troupes encore disponibles en France et en Algérie, avec les 4^e bataillons des cent régiments d'infanterie. On peut mettre en campagne 150,000 hommes dans quelques jours; l'appel de la classe donnera 60,000 hommes; on peut ajouter la garde mobile, les compagnies des francs-tireurs qui demandent à s'organiser partout.

Il y a là 40,000 hommes. En ajoutant la garde nationale sédentaire, la France peut armer deux millions de défenseurs. Leurs fusils sont prêts, et il en restera encore un million en réserve.

NAPOLÉON, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français, à tous présents et à venir salut,

Notre conseil des ministres entendu,

AVONS DÉCRÉTÉ ET DÉCRÉTONS CE QUI SUIT :

ARTICLE 1^{er}. — Les citoyens valides de 30 à 40 ans qui ne font pas actuellement partie de la garde nationale, y seront incorporés.

ART. 2. — La garde nationale de Paris est affectée à la défense de la capitale et à la mise en défense des fortifications.

ART. 3. — Un projet de loi sera présenté pour incorporer dans la garde nationale mobile les citoyens âgés de moins de 30 ans qui n'en font pas actuellement partie.

ART. 4. — Nos ministres de la guerre et de l'intérieur sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

Fait au Palais des Tuileries, le 7 août 1870.

Pour l'Empereur et en vertu des pouvoirs qu'il nous a confiés,

Signé : EUGÉNIE.

Pour l'Impératrice régente, le ministre de la guerre,
Signé : Général vicomte DEJEAN.

Le Ministre de l'Intérieur, CHEVANDIER DE VALDROME.

Pour copie conforme :

Le Préfet de la Dordogne, **BOFFINTON.**

En 1845, une ligne télégraphique reliait Paris à Rouen et l'année suivante à Lille : c'était la fin du télégraphe de Chappe. Déjà en 1863, plus de 1000 bureaux étaient reliés par près de 30 000 km de lignes.

Cependant l'idée première de Chappe visant à permettre au gouvernement de transmettre rapidement ses ordres sur tout le territoire n'avait pas été oubliée. Le système était quasiment opérationnel lors du déclenchement de la guerre de 1870. C'est ainsi que Périgueux, comme les autres préfectures, reçut du ministère de l'Intérieur, les informations venant du front et les dispositions à prendre éventuellement.

On se rappelle qu'en 1870 le général Tatareau, alors à la retraite, avait repris du service pour organiser la garde mobile à Périgueux. C'est vraisemblablement dans le cadre de cette mission qu'il recevait de la préfecture les copies manuscrites ou imprimées des dépêches envoyées par le ministère de l'Intérieur. Certains de ces documents ont été retrouvés dans le grenier de la demeure du général à la Pêchère.

Ces documents donnent un éclairage de la guerre, telle qu'elle devait être présentée aux civils ou « à l'arrière » comme on disait aussi.

L'affiche reproduite à la page 16 réunit deux dépêches du 8 août 1870 émanant du ministre de l'Intérieur s'adressant à tous les préfets.

Les hostilités avaient débuté le 25 juillet et le 28, Napoléon III avait pris le commandement de l'Armée du Rhin et s'était rendu à Metz.

La dépêche du 8 août à trois heures du soir est envoyée deux jours après la bataille dite de Reichshoffen marquée par les charges héroïques mais vaines et très meurtrières de la cavalerie française.

En fait cette bataille avait eu lieu aux hameaux de Woerth et Froschviller comme mentionné sur la dépêche. Les forces en présence indiquées sont bien dans la proportion retenue par l'histoire : 140 000 soldats prussiens contre 33 000 côté français. Par contre, certains ont reproché au général comte de Failly de ne pas avoir secouru Mac-Mahon lors de cette attaque. Il sera démis de ses fonctions le 30 août après la déroute de sa division à Beaumont en Argonne. La référence au moral des troupes est courante en temps de guerre.

Le ministère de l'Intérieur envoie une autre dépêche une heure plus tard, signée de l'Impératrice Eugénie qui assure la régence depuis le départ de Napoléon III à Metz. Elle présente un résumé du rapport du général Dejean, ministre de la guerre depuis le 20 juillet.

On voit qu'on a tiré les conséquences des premières défaites. Il rassure sur l'état des forts entourant Paris en cas de siège de la ville. Le général est bien placé pour faire une telle évaluation puisqu'il était membre du Comité des Fortifications depuis 1861.

Il comptabilise les soldats qui peuvent être disponibles rapidement avec les fusils pour remédier à l'insuffisance numérique des forces françaises. Il estime que la France peut armer deux millions de défenseurs.

Il décrète l'incorporation de tous les citoyens valides de 30 à 40 ans dans la garde nationale et prépare une loi pour enrôler dans la garde mobile les moins de 30 ans.

Ces dispositions ont été prises le 7 août, soit le lendemain de la défaite de Reichshoffen. L'histoire nous dit que Dejean quittera son ministère le 10 août.

VOUS AVEZ DIT, RHINOLOPHES !

Monique Bourgès Audivert a écrit une monographie très documentée de Castels : « Castels pluriel, Castels singulier ». Lectrice du Chalelh, elle a bien voulu rendre compte de la visite toute récente d'une grotte du Coux effectuée avec ses amis spéléologues.

AU HAMEAU de la Brunie, sur la route du Coux aux Valades, se situe une grotte en aplomb du cimetière effleurant le chemin qui mène vers l'est à la dernière maison de la colline. Elle s'est formée à l'ère secondaire dans du calcaire campanien selon la carte géologique de la France.

C'était le Q.G. des garnements du village qui élaboraient là « des plans secrets et des ruses habiles » pour attaquer le clan ennemi du village voisin, Siorac. Par mesure de sécurité, le propriétaire la fit fermer en 1983.

Elle ne figure pas sur la liste des cavités recensées en Dordogne. Les nouveaux propriétaires, ayant autorisé son ouverture, le 30 décembre 2011, huit spéléologues de la Fédération Française de Spéléologie sont venus la répertorier. Une petite fenêtre a été taillée dans le mur de parpaings obstruant une grande ouverture cintrée de pierres.

Nous avons découvert une vaste salle pas du tout humide et un mur de pierres bâties étayant la partie droite de la voûte à l'entrée.

Nous nous sommes efforcés de ne pas trop déranger les habitants des lieux : une colonie d'une vingtaine de petits rhinolophes suspendus par les pieds, drapés dans leur fragilité. On les appelle ainsi à cause de leur nez en forme de fer à cheval. Ces chauve-souris, espèce protégée en forte régression, se sont réfugiées là pour hiberner à l'abri du froid et du vent.



À l'entrée, les rhinolophes au repos

En été, nous les verrons passer à faible hauteur à la tombée de la nuit, vives et habiles, chassant des insectes pour leur nourriture.

Au fond de la salle, un éboulement obstrue presque entièrement le départ d'une diaclase très étroite, d'où aucun souffle ne sort. Sur les parois, aucun artiste préhistorique n'a laissé de traces, ni aucun contemporain de graffitis. Il semble que la grotte, dans un passé récent, ait servi à abriter des troupeaux ou du matériel agricole, car il reste des murets de cultures en terrasses tout autour.

Le relevé topographique terminé et les mesures prises au laser, la grotte est refermée et rendue à l'obscurité à la grande joie des rhinolophes.

Monique BOURGÈS AUDIVERT

Photos Monique Bourgès Audivert



Les rhinolophes dans leur position préférée pour dormir

UN PONT À RÉHABILITER.

Ronald Knoth garde une passion pour le patrimoine qui, dans nos campagnes, témoigne d'une façon de vivre aujourd'hui disparue. Au cours de ses promenades, il a remarqué un pont métallique oublié depuis qu'un large pont routier a été construit pour franchir la Dordogne à Saint-Cyprien et relier plus directement Bergerac et Sarlat. Il a estimé que cet ouvrage méritait mieux que de finir ses jours rongé par la rouille et peut-être détruit lorsqu'il serait devenu dangereux. Il a préparé un dossier de réhabilitation qui a été remis officiellement le 18 février.

LE PONT métallique du Garrit construit durant la période de 1892 à 1894, témoigne de la révolution industrielle qui, avec l'arrivée des chemins de fer, a changé profondément les conditions de l'homme et de la vie rurale dans le Périgord Noir.

Ce pont, unique dans le département et peut-être même en France, a été particulièrement remarqué par le Jury international de l'exposition universelle de 1900.

Ce pont n'a qu'une voie. Les décideurs de l'époque avaient pensé que les locaux et les planteurs de tabac allaient livrer leur récolte à l'entrepôt de Saint-Cyprien à la même heure et revenaient tous en même temps : il était donc inutile de faire deux voies.

Le pont d'une longueur de 175,5 m, offre une voie charretière d'une largeur de 2,40 m supportée par des voutains en briques.

Sa réhabilitation serait un hommage rendu à ses concepteurs Hachette et Driout de Saint-Dizier et à l'artisan qui a réalisé la maçonnerie, Bézanger de Saint-Cyprien. Couplée à la rénovation de l'ancienne maison de l'octroi transformée en musée, cette réhabilitation favoriserait le développement du tourisme vert en s'inscrivant dans le Plan départemental des itinéraires de promenade et randonnée (PDIPR). Une souscription publique selon le principe de la vente virtuelle des éléments du pont pourrait apporter un financement complémentaire.

Ronald KNOTH



Le pont du Garrit sur la Dordogne entre Saint-Cyprien et Berbiguières

LE RENDEZ-VOUS DU 21 JUILLET.

LES RENDEZ-VOUS de juillet sous le chapiteau des Salveyries se sont succédé déjà depuis cinq ans. L'Association « Mémoire et traditions en Périgord » a l'honneur et le plaisir de vous convier à une sixième rencontre.

La date du **samedi 21 juillet après-midi** a été retenue pour réunir les peintres, sculpteurs et photographes autour du thème des « Gens du Périgord ».

Comme les années précédentes, les écrivains viendront présenter leurs nouvelles œuvres. Nous attendons aussi nos amis occitanistes et musiciens pour nous remémorer les airs du folklore.

Nous comptons sur nos fidèles lecteurs et un nombreux public pour donner à cette prochaine rencontre la chaleur et la convivialité qui ont fait le succès des après-midi des Salveyries.

L'OCCITAN PARMI NOUS.



QUELLE agréable surprise en arrivant à la gare de Bergerac : le nom de la ville est mentionné en français et en occitan. Cette signalisation bilingue est également présente sur les panneaux routiers.

La référence à l'occitan situe l'endroit et le terroir. C'est également un discret hommage à ceux qui n'ont pas hésité à écrire dans leur langue maternelle comme Rémy Desplanches (1865-1940) qui écrivit, sous le pseudonyme Méry de Bergerac, de nombreux poèmes.

De même Alles (Àlans) évoquerait ainsi le lieu de naissance de Louis Delluc. Le Buisson de Cadouin (Lo Boisson de Cadonh) rappellerait le majoral Pierre Miremont et Saint-Cyprien (Sent Cibran) le docteur Boissel.

Le nom des communes de la Dordogne est disponible en occitan sur le site communes-oc.cg24.fr.

Bien entendu, comme dans toute langue, chaque lettre en occitan, a sa prononciation particulière. Le tableau ci-dessous donne, à titre d'exemple, la transcription phonétique universelle pour Bergerac, Alles, Saint-Cyprien et le Buisson de Cadouin.

	avec l'accent de Sarlat	avec l'accent de Bergerac	avec l'accent de Périgueux
Brageirac	[brɔtsej'ra]	[brazej'ra]	[brɔzej'ra]
Àlans	['alɔ]	['alɔ]	['alɔ]
Sent Cibran	[ʃen'ʃibrɔ]	[ʃen'ʃibrɔ]	[ʃɛn'ʃibrɔ]
Lo Boisson de Cadonh	[lubuj'ʃu] [dekɔ'dũn]	[lubuj'ʃu] [deka'dũn]	[lubwej'ʃu] [dekɔ'dũm]

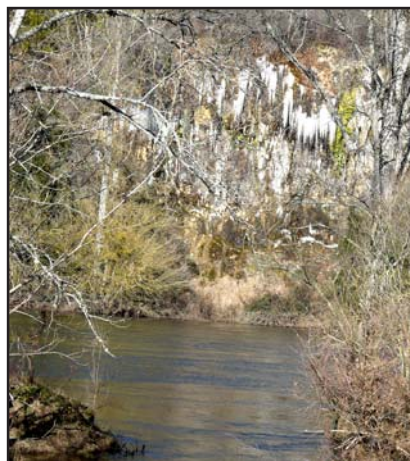
Tableau dressé par Jean-Louis Lévêque

ACTUALITÉS : L'HIVER DE LA CHANDELEUR.

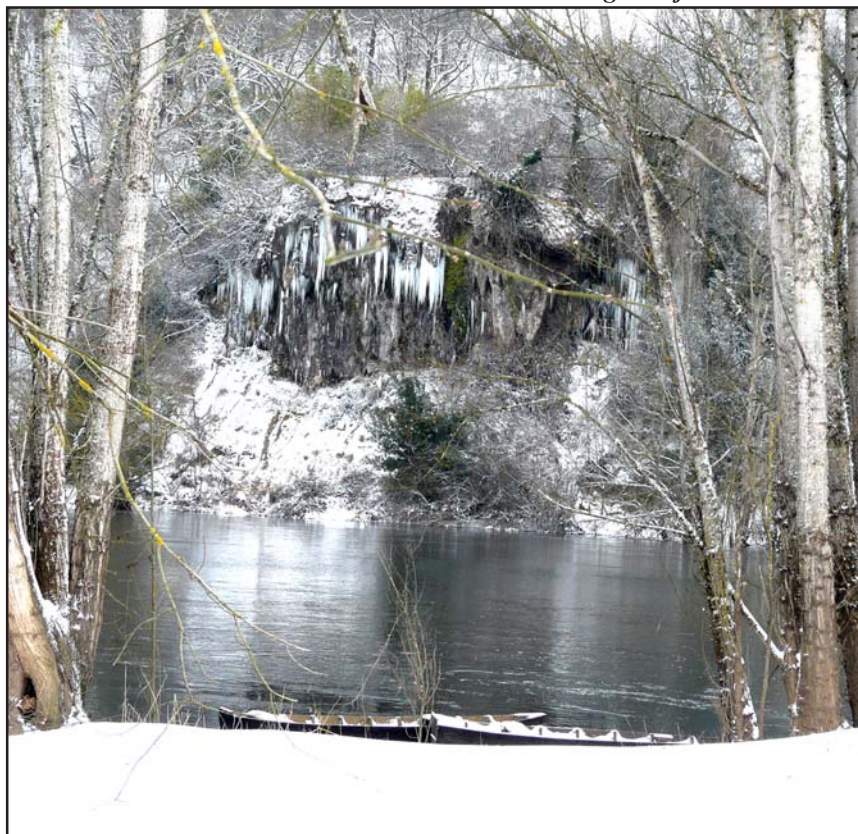
A la Chandeleur, l'hiver meurt ou reprend vigueur. Le dicton s'est vérifié en ce début février 2012. Les mois de novembre et décembre avaient été particulièrement cléments. On aurait pu dire : Noël au balcon. Une trompeuse douceur avait persisté en janvier.

Dès les premiers jours de février les télévisions et les radios annoncent l'arrivée du froid et chaque matin qui passe enregistre une température toujours plus basse.

Le marché du Buisson est déserté aussi bien par les marchands que par les clients.



Samedi 4 février, les stalactites de Cadegra se forment



Photos Josette Marty

Lundi matin 6 février, un épais tapis de neige



Le dimanche 5 février neige , glace et eau

Les marchands de poissons ont bien du courage à manipuler la glace par ce froid rapidement qualifié de sibérien.

Samedi 4, le froid devient toujours plus intense. La Dordogne, comme la plus grande partie de la France est déclarée en vigilance orange, la neige étant annoncée pour la nuit de samedi à dimanche. La Vézère charrie des glaçons et cela va durer une semaine.

Comme prévu, la neige est tombée toute la matinée de dimanche à partir de 5 heures et une partie de l'après-midi.

Sur Alles, la couche de neige a atteint les dix centimètres. Lundi, la circulation est très perturbée, pas de ramassage scolaire ni d'autocar entre Sarlat et Bergerac. Les routes principales sont dégagées à partir de mardi notamment la liaison Le Bugue, le Buisson. Les routes secondaires restent glissantes en particulier les ponts de Limeuil entraînant la chute d'une voiture à la jonction des deux ponts.

L'épisode de froid a perdu de sa vigueur à partir du 17 février.



Mardi, les stalactites s'allongent



Le rouge-gorge au ravitaillement

CONFÉRENCES À ALLES.



Ce vendredi 3 février Jean-Claude Dugros, majoral du félibrige, a lu et commenté le poème plein de sensibilité de la Comtesse de Die. Il a présenté un « tenson » écrit par Maria de Ventadour. Ce genre poétique du Moyen Age est un dialogue dans lequel Maria demande à Gui d'Ussel si le troubadour doit rester le serviteur de sa dame. Richard Bordes a évoqué les amours sulfureuses de Béatrice de Planissoles femme cathare de Montailhou, telles qu'elles figurent dans les interrogatoires de Jacques Fournier, évêque de Pamiers (1318-1325).



Photo Jacques Saraben

ADIEU

Robert était membre actif de « Mémoire et Traditions en Périgord », on l'appelait Jacky. Serviabile, gai et plein d'humour, il entrait dans ses rôles avec naturel pour nous faire entendre une langue occitane authentique dont nous ne sommes pas prêts d'oublier les sonores accents.

LO CHALELH

Bulletin de liaison de l'Association
Mémoire et Traditions en Périgord
Rédaction : Josette et Gérard MARTY
avec l'aimable participation de
bénévoles.

Les Salveyries
24480 ALLES-SUR-DORDOGNE

Téléphone : 05 53 63 31 58

Courriel : marty.salverio@wanadoo.fr

Le site : <http://pagesperso-orange.fr/salverio>

PRODUCTION de l'Association
"Mémoire et Traditions en Périgord" :

"Lo Chalelh" abonnement annuel :
(13 euros)

LIVRES

"KG, Prisonnier de guerre" de

Fernand MARTY (13 euros)

"Tibal lo Garrèl : e la carn que

patís" de Louis DELLUC édition
en occitan et français (20 euros)

DVD

"Si parliam occitan" scènes de la
vie paysanne en occitan (Sous-
titrées en français) (13 euros)

"Vilatges dau Périgord"

reportages en occitan sur Meyrals,
Calès et Limeuil (Sous-titrés en
français) (10 euros).

"Brava Dordonha"

Reportages en occitan sur Alles et
Paunat (Sous-titrés en français)
(10 euros).

"Tèrmes dau Perigòrd"

Reportages en occitan sur Redon
Espic et Cadouin. (Sous-titrés en
français) (10 euros).

"Cloquière dau Perigòrd"

Mise en place de la cloche de
Conne-de-Labarde et histoire de
ramoneur (10 euros).

"Périgòrd Negre" :Peiraguda au
Coux et La Promenade du Nénet
(10 euros).